



Les "Portageux".

QUATRE MILLES D'EAU

Harry Bernard.

de la Société Royale du Canada

Nous entrons dans l'inconnu, en direction de l'ouest. Plus au nord, vers les immenses Lacs Mondouac et Sincennes, le pays nous est familier depuis plusieurs années, mais nous ignorons l'endroit où la dernière branche de la Vermillon, objet de nos recherches, joint ses eaux à celles du lac des Sables. Quelque part en face de la cabane de planches que nous venons de quitter, sur la rive opposée.

La dernière branche de la Vermillon ou la première, selon le point de départ. Sur la carte, elle paraît avoir quatre milles de longueur. Ajoutons un quart pour les courbes et détours, ce qui est conservateur et donne cinq. Le trait sous nos yeux ne laisse pas espérer plus qu'une crique rocheuse et coupée de rapides, avec ça et là de calmes bassins, couverts d'algues plates qui marquent le fil de l'eau, de clageux et roseaux à quenouilles. Prédissant de la sorte, nous sommes dans le vrai.

La crique prend naissance au lac Launay, d'abord nommé La Carpe, lui-même deux fois plus long que celui des Sables, soit environ six milles. Il se divise au milieu en deux parties, réunies par une passe sans profondeur, serrées entre des rives élevées et boueuses. Nous ne connaîtrons que plus tard ces détails, qui confirmeront prévisions et déductions.

Les bouches, si l'on peut employer ce terme, se cachent dans un tel fouillis d'herbages que nous y pénétrons avec peine. Nous ne sommes pas rassurés, nous demandant si nous avons le bon cours-eau... Il en est au moins trois autres, dont l'un finit par conduire aussi au Launay, mais c'est la Vermillon qui nous intéresse.

Au poste du Chapeau, nous conseillant de surveiller les chemins de portage, l'ingénieur Rotholm savait ce qu'il disait. Le canot n'a pas cinq arpents derrière lui qu'il arrive à un barrage de roches, précédé d'un amas indescriptible d'arbres tombés, de branches, de vieilles souches. Nous cherchons à trois un sentier quelconque, à droite et à gauche, mais il n'y en a pas plus que dans le creux de la main. Si le terrain s'y prête, il va falloir planter.

—Ça commence déjà...

—Les haches?

—Dans la pince avant.

Gazard décharge le bagage et tire l'embarcation de l'eau, pendant que les deux autres partent à la découverte.

—Cherchons la première eau morte, pour juger du sol et de la distance à parcourir.

D'abord une berge raide, embarrassée d'une végétation folle, se mêlent de la gentiane, du pigamon, de l'eupatoire et jusqu'à du gaillet. Elle conduit à un côteau plat, où l'on marche

avec assez de facilité. A main gauche, vers la crique que l'on entend couler dans un bruit de chute, d'énormes pans de roc ne rassurent qu'à moitié. Nous nous résignons à un détour en demi-cercle, sous des épinettes de trois ou quatre pouces, dont les fûts élancés, peu branchés à la base, se touchent ou presque.

De la forêt vieillie, peu fréquentée, comme en témoignent les nombreux arbres couchés par terre, entrecroisés, moussus, pourris. Le bois est dense, de sorte que la lumière y pénètre mal. Aussi, malgré le soleil haut, vers les dix heures de la matinée, allons-nous sous des voutures fraîches qui n'abritent pas d'insectes suceurs de sang.

—Ni maringouins, ni mouches, ni guêpes à papier...

—Autant de gagné.

Je me sens tout de suite accroché par du gaillet, cette mauvaise herbe pourvue de menues griffes d'un vert luisant, comme vernissé, qui a la fausse réputation de provoquer le cailllement du lait. De gaillet à caillé-lait, il n'y a qu'un pas, vite franchi, et ce fut le début d'une légende. Pour n'être pas rare dans la province, c'est la première fois que j'aperçois la plante aussi loin dans le nord. — canton Galifès en Haute-Mauricie. Nous la reverrons ailleurs, en forêt peu fréquentée, ce qui indiquerait son indigénité dans le nord. Presque aussitôt, des colonies serrées de monotropes (quel langage!), soit ces pipes indiennes de nos amis, à tiges charnues d'un blanc de cire, à fleur rouge incarnat, de la nature canadienne, comme la sarracénie mangeuse de bœufs. On les trouve près du lac Croche, à la même latitude, un peu près, à une quinzaine de milles à l'est.

Le reste de la flore à nos pieds se résume à l'ordinaire, sans rien qui attire l'oeil.

L'usignan se laisse choir sur un corps mort.

—Fatigué?

—Essoufflé.

—On n'entend plus le rapide.

—Ce qui veut dire de l'eau calme, quelque part.

—Où nous en sommes, il faudra plaquer sur un bon tiers de mille, peut-être plus.

Maintenant nous piquons à gauche, vers la rivière qui n'en est pas une. A cinq ou six cents pieds, un élargissement calme qui s'éclaire de soleil, assez profond au jugé, cerné d'une broussaille tremblante et drue, d'où lèvent des oiseaux apeurés. De bleues libellules planent ça et là.

—Oasis dans le désert.

—Trompe-l'œil aussi, car cela ne peut durer.

A l'aller, nous marquons quelques troncs d'entailles, qui permettront de suivre en sens inverse le même trajet. Il s'agit maintenant de procéder avec méthode, choisissant les endroits où passer, contournant les roches isolées, les arbres renversés par le vent. Il faut éviter aussi les mares où l'eau séjourne. Le sol, dans l'ensemble, a beau se montrer favorable, il est quand même des creux qui recueillent la pluie et en gardent le souvenir, pour tempérer d'humidité le sous-bois. La nature est prévoyante et se suffit à elle-même.

—Qu'est-ce que Gilles fabrique à l'autre bout?

—Parions qu'il dort au pied d'un arbre.

—Ce qui serait plus sage que de s'égarer en essayant.

Nous jouons de nos haches, plaquant aux endroits



Camp au lac La Corpe "Harry se réveille en dehors de la tente. Toute une nuit!"

Nous abattons aussi, à deux pieds de terre, épinettes et sapins qui s'opposeraient au passage du canot, porté sur les épaules. Large de trois pieds en son milieu, il exige un peu plus pour ne pas s'accrocher et rester en arrière. Nous travaillons ainsi, pendant une heure, de sorte qu'il sera midi quand viendra le temps de remettre à l'eau.

La faim tiraille, mais nous renvoyons le dîner à plus tard. Il faut aller au plus pressé et savoir, dans la mesure du possible, ce qui nous attend. La mangeaille suit, ou se laisse porter, de sorte qu'il sera toujours temps d'y puiser.

Comme prévu, Garand s'est écrasé parmi les sacs, mais il ne dort pas. Assis sur celui de la tente, appuyé à un autre, il surveille le ciel gris à travers les branches.

—Pleuvra, pleuvra pas?

—Pas aujourd'hui, plutôt demain. Le vent est bon.

—Trouvé quelque chose?

—Bassin tranquille. Peut-être le pied d'un second rapide. . .

On le saura assez tôt. En attendant, on part. Portage plaqué, pas trop mauvais.

—On mange!

—Plus tard. Personne n'a faim.

Garand lève les yeux derrière ses lunettes.

—Faudrait pas me questionner là-dessus? Le déjeuner est descendu depuis longtemps. Le mien, en tout cas. . . Pas vu de perdrix en montant? J'en mangerais six. . .

Suit une distribution de chocolat, qui permettra aux hommes de tenir et gagner du temps.

—Charbon dans la fournaise.

—Une cuillerée, quand il faudrait deux pelletées rondes.

En nous attendant, Gilles a photographié les alentours. En blanc et noir, en couleur, en trois dimensions, avant de se laisser tomber parmi les sacs. Mais il revient sur le sujet qui lui tient à cœur:

—Vous ne pouvez savoir comme j'ai l'estomac dans les talons.

—Oublie l'estomac comme une mauvaise pensée.

Le bagage est encore à son plus fort: havresacs gonflés à craquer, provisions de bouche à peine entamées. Il faudra porter en double et ce sera ainsi pendant une semaine. Il m'échoit quelque quatre-vingts livres; aux autres davantage. Lusignan s'empare du canot et passe devant. Il sait où il va et que le sentier n'a rien de malaisé.

De nouveau nous appareillons et le jeu des avirons reprend. Ce ne sera pas pour longtemps. Une tumeur d'eau, au détour d'une courbe, préage chute ou rapide, des roches, des troncs en travers de la crique, qui s'élargit ou se rétrécit devant nous.

—Ça promet!

L'incertitude ne dure pas.

Un dernier coude et voilà une eau basse qui chante sur le galet, dévalant une pente légère qui se perd au loin, plus loin que n'embrasse le regard. À cause des herbes, des arbustes sur les rives, de multiples débris. Pas d'illusion possible. Il faudra débarquer, se remettre à la tâche de porter. A son plus haut, le soleil luit d'une belle ardeur, et le chemin battu, marqué d'une affiche de garde-feu, serpente dans un terrain bas, sans ombre. Ce qui signifie chaleur et sueurs, en plus des charges. Chacun jette un oeil au voisin, hausse les épaules, et personne ne parle plus de dîner.

Dans son dernier tronçon, la Vermillon se révèle capricieuse comme une chèvre, imprévisible comme une femme jalouse. Sur quatre milles, en un même jour, nous nous heurtons à douze rapides. Trois se franchissent à travers les roches, en levant et tirant l'embarcation par-dessus, mais les autres signifient autant de portages à multiplier par trois. Total de vingt-sept. Les uns courts — vingt sauts de grenouille — les autres, de deux à quinze arpents.

Il passe des hommes dans la région, Indiens ou gardes forestiers, parce que les sentiers sont nettoyés et battus, marqués aux entrées d'affiches invitant à surveiller les feux; si elles ne sont déchirées ou arrachées par les ours. Aux derniers moments, la rivière s'amenuise en un simple ruisseau parti d'un bassin assez imposant. Si nous en croyons la carte, nous approchons du lac Launay.

TEL.: 3-6942



HENRY A. CANTIN

2260, 1ère AVENUE,

QUEBEC

Filtres à l'huile et Éléments dans les marques suivantes: AC, DeLuxe, Kralinator, Luberfiner, Pur-O-Lator et Western.

—Pas trop tôt.

La végétation est la même qu'ailleurs. Il y a encore du gaïlet, cramponné au tapis forestier en des masses inextricables, et à quelques endroits des lis d'un jour aux coupes rares, ce qui est normal, aux boutons qui s'ouvriront demain pour se fermer à la tombée du jour. C'est là une espèce que nous n'avons encore aperçue dans le nord mauricien. Elle étonne plus que le gaïlet et le monotrope cireux, parce que d'importation européenne. Naturalisée au pays, on se demande par quelles routes détournées elle se transporta aussi loin dans la sauvagerie.

Quand enfin nous atteignons le lac Launay, le crépuscule tombe. Il fera bientôt noir comme dans un four, la seule lumière des étoiles et les reverberations de l'eau permettant d'y voir un peu. Par chance, il ne vente pas. Une nappe unie devant nous, sans la moindre ride, à perte de vue. Hors quelques beuchées de chocolat, personne n'a mangé depuis le matin, mais il n'en est pas question. Un autre problème se présente, plus impérieux: celui d'aborder et trouver un site de campement.

Nous ne savons rien des lieux et bientôt l'on n'y voit goutte à quinze pieds. L'homme à l'avant se tient aux aguets, dans la crainte d'écueils à fleur d'eau. De loin, les berges paraissent abruptes, rebatatives, sans plages, plongeant droit vers le lac. De chaque côté, les têtes des arbres se découpent sur le ciel sombre, en une dentelle aux larges échancrures.

—Pas accueillant, le Launay?

—Pas très... Fatigué?

—Comme ça, répond Garand. Et il me semble que j'ai moins faim. On s'habitue!

—La pire est la première journée: après une semaine, tu ne manges plus. Tu économises du temps et de l'argent.

Personne ne se sent très brisé ni fourbu, mais je m'endors au fond du canot, le coude enfoncé dans un sac. Je sombre dans une molle inconscience, bercé par le mouvement de la lame, abîmé dans mon inaction. J'ouvre un oeil de temps à autre, pour noter que nous restons devant un paysage inchangé.

—Pas de débarque?

—Rien.

Je vais me rendormir, mais Lusignan demande la tasse de bois sculpté, accrochée quelque part.

J'allume une cigarette pour rester éveillé, et la flamme du briquet éclaire une seconde l'intérieur de l'embarcation. Un croissant de lune, apparû au-dessus des sombres frondaisons, ajoute sa lumière poudreuse à celle des étoiles. Mais le feu de la cigarette sert autant pour nos fins. Lusignan boira plus tard.

Le lac se rétrécit en pointe, vers la passe qui en sépare les deux parties, de longueur à peu près égale. Des herbes paraissent, et des débris d'algues.

—Roches en avant! crie Gilles.

Lusignan cesse de pagayer, abandonnant le canot à son élan.

—Roches... répète Garand.

Il les pare à droite et à gauche, y appuyant son aviron. L'eau paraît moins sombre qu'au milieu du lac, ce qui signifie fond vaseux ou profondeur moindre.

Une sorte de plateau se révèle, qui domine l'eau de cinq ou six pieds, avec des arbres espacés permettant l'espoir d'une éclaircie.

—Allons voir.

—Si le terrain est planche pour la peine, on ne va pas plus loin.

Personne n'exprime d'avis contraire.

Nous tombons au milieu d'un renversis: des épinettes tombées, se croisant et s'entrecroisant, leurs têtes mêlées, leurs rameaux

s'cs. De peine et de misère, à la lumière des lampes de poche, nous sangeons les troncs, coupons des branches, finissons par nettoyer un emplacement de dix pieds carrés où dresser la tente. Il ne saurait être question de sapinages en guise de matelas. Il est trop tard, il fait trop noir, aucun arbuste jeune ne pousse dans le voisinage, et il n'y a pas à marcher à travers les obstacles qui nous entourent.

Deux toiles couperont l'humidité du sol bossué, sur lequel on étend les sacs de couchage. Le bagage passera la nuit sous le canot renversé.

Le scuper sera frugal: du pain et du beurre. Il nous reste encore une dizaine de pains difformes, écrasés par les courroies des havresacs, plus ou moins rassis, acceptables.

Du pain et du beurre, mais rien à boire. Pas même de l'eau, celle de la passe étant tiède et sale: pleine de terre et d'insectes en suspension. Il passe dix heures, nous tenons à peine debout, et le sol couvert de bois sec n'invite pas à nous payer le luxe d'un feu qui stériliserait l'eau du thé.

—Du thé nous empêcherait de dormir!

—Faudrait voir ça...

Rien ne nous empêcherait de dormir. Le temps de tirer la fermeture-éclair des sacs et nous disparaissions dans le noir. Jamais nous n'avons été aussi mal couché, jamais nous n'avons mieux reposé.

Devenez experts en photographie
en étudiant à



**L'Institut
d'Art Photographique**
Cours par correspondance
INFORMATIONS:
G. A. LAFERRIERE, directeur professeur
5688 De Lorimier, Montréal, TAlon 0878

VR MIEUX VOUS SERVIR

HUGHES OWENS Co., Ltd.
Instruments scientifiques et de précision
Niveaux - Transit - Instruments d'Arpenteurs
Matériel de dessin - Matériel d'Artiste
Papier et Toile à dessin, Etc., Etc.

CENTRAL SCIENTIFIC Co., Ltd.
Accessoires de laboratoire pour la Physique,
pour la Chimie, les Sciences biologiques,
les Essais industriels, Etc., Etc.

HOP-SCO Enr.
Mobilier et Accessoires Scolaires
Ameublements de laboratoire - Articles de classes
Accessoires et Equipements d'Hôpitaux, Etc., Etc.

J. G. TROTTIER
AGENT MANUFACTURIER

Tél.: 2-3369

980, AVE DE SALABERRY, — Québec.